



Lettres
Première L1/ES1

Devoir M1

La poésie instrument de Révolte

Aspects de la poésie militante et engagée

OBJETS D'ÉTUDE

1. L'argumentation : la question de l'Homme
2. Le personnage de roman
3. **La poésie et la quête du sens**
4. Théâtre : le texte et sa représentation
5. L - Humanisme et Renaissance
6. L - Les réécritures

Corpus du devoir

A	J.-B. Clément (1836-1903)	<i>Le Temps des cerises</i> (1866-1868)
B	Jean Cassou (1897-1986)	<i>33 Sonnets composés au secret</i> (1944)
C	Robert Desnos (1900-1945)	<i>État de veille</i> – (1942)
D	Louis Aragon (1897-1982)	<i>Le Roman inachevé</i> (1955) - Strophes pour se souvenir
E	Louis Aragon (1897-1982)	<i>Les Poètes</i> (1960) – Complainte de Robert le Diable

Documents complémentaires Hugo, Magritte, Aragon & L'Affiche rouge

Question
préalable
20 points

Quelles sont les fonctions du poète dans ces textes militants ?

Écriture
20 points

Vous rédigerez le commentaire du texte de Louis Aragon (texte E).

Quand nous chanterons le temps des cerises
Et gai rossignol et merle moqueur
3 Seront tous en fête.
Les belles auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur.
6 Quand nous chanterons le temps des cerises
Sifflera bien mieux le merle moqueur.

Mais il est bien court le temps des cerises
9 Où l'on s'en va deux cueillir en rêvant
Des pendants d'oreilles.
Cerises d'amour aux robes pareilles
12 Tombant sous la feuille en gouttes de sang.
Mais il est bien court le temps des cerises
Pendants de corail qu'on cueille en rêvant.

15 Quand nous en serons au temps des cerises
Si vous avez peur des chagrins d'amour
Évitez les belles.
18 Moi qui ne crains pas les peines cruelles
Je ne vivrai point sans souffrir un jour.
Quand vous en serez au temps des cerises
21 Vous aurez aussi des peines d'amour.

J'aimerai toujours le temps des cerises
C'est de ce temps-là que je garde au cœur
24 Une plaie ouverte.
Et Dame Fortune, en m'étant offerte
Ne pourra jamais fermer ma douleur.
27 J'aimerai toujours le temps des cerises
Et le souvenir que je garde au cœur.

Texte B - Jean Cassou (1897-1986) - **33 Sonnets composés au secret** - 1944

Jean Cassou, (1897-1986) a été arrêté par la police de Vichy, à Toulouse. Incarcéré dans une prison militaire, il apprend par cœur les poèmes qu'il compose car, privé de crayon et de papier, il ne peut pas les écrire.

Les premiers vers du poème ci-dessous peuvent se lire, selon lui, sur l'air du « Temps des cerises », célèbre chanson de la Commune. Il précise : « Dans mon cachot, j'ai assimilé ce souvenir à celui que j'avais dans le cœur de la défaite de 1940. »

La plaie que, depuis le temps des cerises
je garde en mon cœur s'ouvre chaque jour.

3 En vain les lilas, les soleils, les brises
viennent caresser les murs des faubourgs.

Pays des toits bleus et des chansons grises
6 qui saignes sans cesse en robe d'amour
explique pourquoi ma vie s'est éprise
du sanglot rouillé de tes vieilles cours.

9 Aux fées rencontrées le long du chemin
je vais racontant Fantine et Cosette¹.
L'arbre de l'école, à son tour, répète

12 une belle histoire où l'on dit : demain...
Ah ! jaillisse enfin le matin de fête
où sur les fusils s'abattront les poings !

¹ Deux héroïnes des *Misérables* de Victor Hugo

Âgé de cent-mille ans, j'aurais encore la force
De t'attendre, ô demain pressenti par l'espoir.

3 Le temps, vieillard souffrant de multiples entorses,
Peut gémir : neuf est le matin, neuf est le soir.

Mais depuis trop de mois nous vivons à la veille,
6 Nous veillons, nous gardons la lumière et le feu,
Nous parlons à voix basse et nous tendons l'oreille
À maint bruit vite éteint et perdu comme au jeu.

9 Or, du fond de la nuit, nous témoignons encore
De la splendeur du jour et de tous ses présents.
Si nous ne dormons pas c'est pour guetter l'aurore
12 Qui prouvera qu'enfin nous vivons au présent.

Texte D - Louis Aragon (1897-1982) - **Le Roman inachevé** - *Strophes pour se souvenir* - 1955

Vous n'avez réclamé ni gloire ni les larmes
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants
3 Onze ans déjà que cela passe vite onze ans
Vous vous étiez servis simplement de vos armes
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans
6 Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
L'affiche qui semblait une tache de sang
9 Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Y cherchait un effet de peur sur les passants
Nul ne semblait vous voir Français de préférence
12 Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE
15 Et les mornes matins en étaient différents
Tout avait la couleur uniforme du givre
À la fin février pour vos derniers moments
18 Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand
21 Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses
Adieu la vie adieu la lumière et le vent
Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent
24 Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
Quand tout sera fini plus tard en Erivan
Un grand soleil d'hiver éclaire la colline
27 Que la nature est belle et que le cœur me fend
La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline
30 Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant
Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent
Vingt et trois qui donnaient le cœur avant le temps
33 Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir
Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant

Texte E - Louis Aragon (1897-1982) – *Les Poètes - Complainte De Robert Le Diable - 1960*

- Tu portais dans ta voix comme un chant de Nerval
 Quand tu parlais du sang jeune homme singulier
 3 Scandant la cruauté de tes vers réguliers
 Le rire des bouchers t'escortait dans les Halles
- Tu avais en ces jours ces accents de gageure
 6 Que j'entends retentir à travers les années
 Poète de vingt ans d'avance assassiné
 Et que vengeaient déjà le blasphème et l'injure
- 9 Tu parcourais la vie avec des yeux royaux
 Quand je t'ai rencontré revenant du Maroc
 C'était un temps maudit peuplé de gens baroques
 12 Qui jouaient dans la brume à des jeux déloyaux
- Debout sous un porche avec un cornet de frites
 Te voilà par mauvais temps près de Saint-Merry
 15 Dévisageant le monde avec effronterie
 De ton regard pareil à celui d'Amphitrite
- Énorme et palpitant d'une pâle buée
 18 Et le sol à ton pied comme au sein nu l'écume
 Se couvre de mégots de crachats de légumes
 Dans les pas de la pluie et des prostituées
- 21 Et c'est encore toi sans fin qui te promènes
 Berger des longs désirs et des songes brisés
 Sous les arbres obscurs dans les Champs-Élysées
 24 Jusqu'à l'épuisement de la nuit ton domaine
- Oh la Gare de l'Est et le premier croissant
 Le café noir qu'on prend près du percolateur
 27 Les journaux frais les boulevards pleins de senteur
 Les bouches du métro qui captent les passants
- La ville un peu partout garde de ton passage
 30 Une ombre de couleur à ses frontons salis
 Et quand le jour se lève au Sacré-Cœur pâli
 Quand sur le Panthéon comme un équarrissage
- 33 Le crépuscule met ses lambeaux écorchés
 Quand le vent hurle aux loups dessous le Pont-au-Change
 Quand le soleil au Bois roule avec les oranges
 36 Quand la lune s'assied de clocher en clocher
- Je pense à toi Desnos qui partis de Compiègne
 Comme un soir en dormant tu nous en fis récit
 39 Accomplir jusqu'au bout ta propre prophétie
 Là-bas où le destin de notre siècle saigne
- Je pense à toi Desnos et je revois tes yeux
 42 Qu'explique seulement l'avenir qu'ils reflètent
 Sans cela d'où pourrait leur venir ô poète
 Ce bleu qu'ils ont en eux et qui dément les cieus.

Document complémentaire 1 - Victor Hugo (1802-1885) - *Les Misérables*
Partie V, Livre I, Chapitre 15

Il rampait à plat ventre, galopait à quatre pattes, prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, et vidait la giberne ou a cartouchière comme un singe ouvre une voix.

3 De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait lui crier de revenir, de peur d'appeler l'attention sur lui.

Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

6 - Pour la soif, dit-il, en la mettant dans sa poche.

À force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent. (...)

9 Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

- Fichtre ! dit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier.

12 Gavroche regarda et vit que cela venait de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

15 On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,

18 C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche

21 chanta :

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
24 Je suis un oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

27 Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
30 C'est la faute à Rousseau.

Cela continua ainsi quelque temps. Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup.

33 C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. (...)

36 Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter:

39 Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
42 C'est la faute à ...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

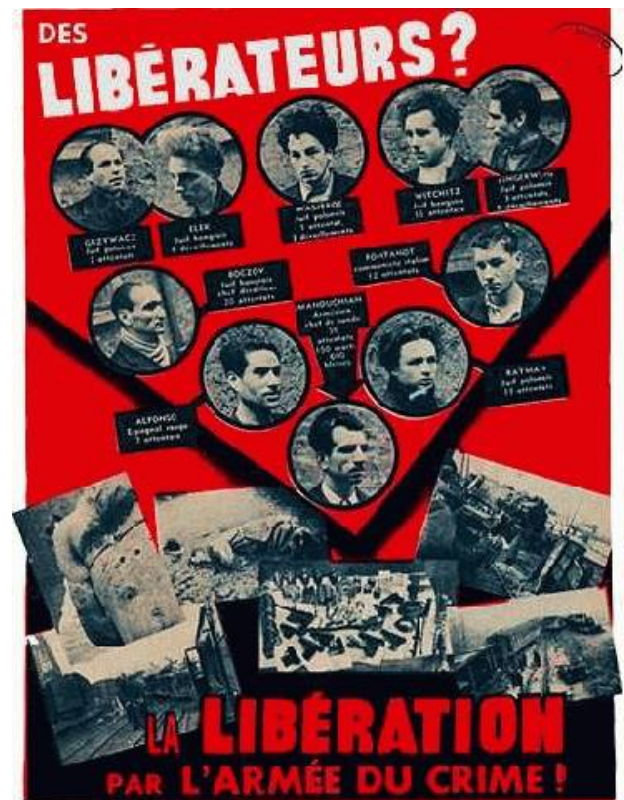
Document complémentaire 2 – Louis Aragon (1897-1982) - *Les Yeux d'Elsa*, Préface - 1942

« Armo virumque cano »

« Je chante les armes et l'homme... » ainsi commence l'Énéide, ainsi devrait commencer toute poésie. [...] « Je chante l'homme et ses armes... » et en ce sens oui, je chante, et je suis prêt à reprendre pour notre temps et mon pays ce programme par quoi débute l'épopée romaine, et je n'ai forgé mon langage pour rien d'autre, de longue date, pour rien d'autre préparé cet instrument chantant... Je chante l'homme et ses armes, et vous qui trouvez que je les chante mal, je vous en prie, chantez-les mieux ! Un grand tournoi est ouvert, où je suis prêt à couronner le vainqueur, car, dans la poésie française, le vainqueur, c'est toujours la France. Je chante l'homme et ses armes, c'en est plus que jamais le moment, et il est bien inutile aujourd'hui de se demander comme, avec mes amis d'alors, je jouais le tour aux autres de le leur demander il y a vingt ans : pourquoi écrivez-vous ? Ma réponse, elle est dans Virgile. Et mon chant ne se peut refuser d'être ; parce qu'il est une arme lui aussi pour l'homme désarmé, parce qu'il est l'homme même, dont la raison d'être est la vie. Je chante parce que l'orage n'est pas assez fort pour couvrir mon chant, et que quoi que demain l'on fasse, on pourra m'ôter cette vie, mais on n'éteindra pas mon chant.



Document complémentaire 3
La Mémoire, par René Magritte. 1948.



Document complémentaire 4
« L’Affiche rouge » de la propagande nazie